

CHAPITRE V.

De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la Fregate, sur laquelle ils étoient, par un Maître nommé Diaguillo, qui commandoit une Fregate en course sous un Pavillon Hollandois.

Nous sortîmes fort heureusement de la riviere, mais nous n'eûmes pas fait plus de vingt lieues que nous découvriâmes deux Navires qui faisoient voile tout droit à nous; de sorte que le cœur commença à nous battre, & nous nous aperçûmes que le Maître de la Fregate avoit peur aussi-bien que nous, craignant que ce ne fussent des navires Anglois ou Hollandois.

Mais comme nous n'avions point de canon, ni d'autres armes que quatre ou cinq mousquets & demi douzaine d'épées, nous crûmes que le meilleur pour nous étoit de prendre la fuite, nous confiant en la legereté de notre Vaisseau.

Cela ne nous sauva pourtant pas; car avant que nous eussions fait cinq lieues en fuyant vers Porto-bello, nous découvriâmes de nos hunes que ces deux Navires étoient Hollandois, & qu'ils alloient trop vite pour notre petit Vaisseau, sur lequel l'un d'entr'eux arriva qui étoit un Navire de guerre & trop fort pour nous, qui par une

volée

volée de canon nous commanda de baisser les voiles, de sorte qu'il nous falut rendre sans combattre dans l'esperance d'en avoir meilleur quartier.

Je ne scaurois bien représenter la diversité des tristes pensées qui en ce moment là me percerent le cœur, qui étoit encore plus abaissée que les voiles de notre Vaisseau.

Combien de fois me representai-je le visage épouvantable de la mort? & lors que je pensois me consoler & me résoudre, je me voyois en même tems privé d'esperance de retourner jamais en ma patrie où je m'étois tant de fois souhaité.

Enfin je me voyois sur le point de perdre en un moment tout ce que j'avois amassé pendant douze ans, & contraint d'offrir malgré moi à un Hollandois, ce qui m'avoit été donné de bonne volonté par les Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan, & de Petapa.

Mais toutes ces pensées furent bien-tôt interrompues par les Hollandois, qui vinrent aborder notre frégate plus vite que nous n'eussions voulu.

Quoi que leurs épées, leurs mousquets & leurs pistolets ne nous donnassent que trop de crainte; néanmoins dans notre malheur nous eûmes quelque sorte de consolation, lors que nous scûmes qui étoit celui qui les commandoit, esperant que comme il avoit pris naissance & été nourri entre les Espagnols, que nous en recevions un traitement plus favorable que des Hollandois qui n'avoient pas grand sujet d'aimer la Nation Espagnole.

Le

Le Capitaine de ce Navire Hollandois qui nous prit étoit un Mulâtre nommé Diaguillo, né & élevé dans la Havane où il avoit encore sa mere, que je vis & avec qui je parlai cette même année, lors que les Gallions y aborderent pour attendre les autres qui devoient venir de Vera-Cruz.

Ce Mulâtre ayant été maltraité par le Gouverneur de Campeche au service duquel il étoit, se voyant au desespoir de n'en pouvoir tirer raison se hazarda dans un bateau & se mit en mer, où il rencontra en même-tems certains Vaisseaux Hollandois, qui attendoient à faire quelque prise.

Dieu voulut qu'il abordât heureusement ces Vaisseaux où il esperoit trouver plus de faveur qu'entre ses Compatriotes, il se rendit à eux; leur promettant de les servir fidèlement contre ceux de sa Nation qui l'avoient maltraité, & même l'on me dit du depuis qu'on lui avoit fait donner le foüet à Campeche.

Ce Mulâtre se montra depuis cela si affectionné & si fidèle aux Hollandois, qu'il acquit beaucoup de réputation entr'eux, & on le maria à une personne de leur Nation, & ensuite il fut fait Capitaine d'un Navire sous ce brave & genereux Hollandois que les Espagnols craignoient tant, & qu'ils nommoient *Pie de palo*, ou jambe de bois.

Ce fut donc ce fameux Mulâtre qui aborda notre frégate avec des soldats, où il n'auroit pas trouvé de quoi récompenser sa peine, n'eût été les offrandes des Indiens que je portois, dont je perdis ce jour-là la valeur de quatre mille pièces de huit en perles,

& pierreries, & près de trois mille en argent comptant.

Les autres Espagnols y perdirent aussi chacun quelques centaines d'écus, qui fut une prise si agréable aux Hollandois, qu'ils en méprisèrent nos marchandises grossieres, de lard, de farines, & de volailles, & notre argent leur fut beaucoup plus doux que tout le miel qui étoit dans notre vaisseau.

J'avois aussi d'autres hardes, comme un lit pour me coucher, quelques livres, des tableaux peints sur du cuivre, & des habits, que je demandai à ce Capitaine Mulâtre, qui considerant mon ordre, me les donna libéralement, en me disant qu'il falloit que je prisse patience, & qu'il ne pouvoit pas disposer autrement de mes perles & de mon argent, se servant aussi du commun proverbe: si la fortune est aujourd'hui de mon côté, demain elle sera du tien, & ce que j'ai gagné aujourd'hui, je le puis perdre demain.

Cela me fit aussi appliquer à moi-même ce que l'on dit ordinairement, que le bien qui est mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup tout ce que l'aveugle devotion des Indiens m'avoit fait acquérir parmi eux; de sorte qu'au lieu de toutes ces offrandes là j'offris ma volonté resignée à celle de mon Dieu, le suppliant de me donner la patience qui m'étoit nécessaire, pour supporter une aussi grande perte que celle que je venois de faire.

J'avoüé que cela étoit rude à la chair & au sang; néanmoins je sentis une certaine vigueur spirituelle venant du Ciel qui me fortifioit au dedans, & qui me fit connoître la

verité de ce que dit Saint Paul au 12. Chapitre de l'Épître aux Hébreux, au verset 17. Qu'il n'y a point de châtement présent qui soit agréable, au contraire qu'il est fâcheux de souffrir, mais qu'après il produit un fruit de Justice à ceux qui sont exercez par là.

Car dès ce jour là je me sentis en repos au dedans de moi-même, & dans une entiere résignation à la volonté de mon Dieu, que je souhaitois être faite en la terre, en la mer, & au dedans de moi, comme elle l'est toujours dans le Ciel.

Quoi que cela fût la meilleure & la principale consolation que je pouvois avoir, néanmoins par la permission du Créateur, je ne laissai pas d'en avoir encore du côté des créatures, en ce qu'il me fût laissé quelques simples & doubles pistoles que j'avois cousuës dans mon matelats, que ce capitaine me fit rendre par honnêteté, & par la considération de mon habit, & dans le pourpoint que j'avois sur moi, qui faisoient presque la somme de mille écus, qu'ils n'avoient point trouvée lors-qu'ils avoient fouillé mes hardes.

Après que le Capitaine & les Soldats eurent visité leur prise, ils songerent à se rafraîchir des vivres qui étoient dans nôtre bord; de sorte que cet honnête Corsaire fit un dîné magnifique dans notre fregate où il m'invita, & scachant que j'allois à la Havane, entre plusieurs autres santez, il bût celle de sa mere, me priant de la voir & de lui faire ses recommandations, & que pour l'amour d'elle il m'avoit traité aussi civilement qu'il lui avoit été possible. De

De plus il nous dit encore étant à table que pour l'amour de moi il nous vouloit rendre notre fregate, afin que nous pussions retourner à terre, & que je pusse trouver quelque voye plus assurée que celle-là pour aller à Porto-bello, & poursuivre mon voyage en Espagne.

Après dîné je conferei avec le Capitaine tout seul, & lui dis que je n'étois point Espagnol, mais Anglois de naissance, lui montrant la permission que j'avois eüe de Rome pour retourner en Angleterre, & partant qu'étant d'une Nation qui n'étoit pas ennemie des Hollandois, j'esperois qu'il me feroit rendre ce qui m'appartenoit.

Mais tout cela ne servit de rien, & s'étant déjà rendu maître de tout ce qui étoit dans notre Vaisseau, il me répondit qu'il eût bien voulu pour m'obliger que cela eût dépendu de lui, mais qu'il falloit que je souffrisse avec ceux avec qui je m'étois trouvé, & que je pouvois aussi-tôt reclamer toutes les autres marchandises qui étoient dans le Vaisseau.

Je le priai ensuite de me vouloir ramener avec lui en Hollande, afin que de là je pusse m'en aller en Angleterre, ce qu'il me refusa aussi, me disant qu'il alloit d'un lieu dans un autre, & qu'il ne scavoit pas quand il pourroit retourner en Hollande, que tous les jours il étoit sur le point de se battre avec quelque Navire Espagnol, & que si cela arrivoit, ses Soldats pendant la chaleur du combat, me pourroient faire du mal, dans l'imagination que je pourrois leur nuire étant dans le Vaisseau, s'ils étoient pris des Espagnols.

Par

Par ces réponses je vis bien qu'il n'y avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu ; c'est pourquoi comme j'avois fait ci-devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du Navire Hollandois s'employèrent avec diligence le reste de ce jour, & le lendemain à décharger les Marchandises de notre frégate dans leur Vaissau, pendant que comme prisonniers, nous étions transportez ça & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfaits d'avoir notre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de notre lard, qu'ils avoient besoin de nos farines pour en faire du pain, de notre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des fouliers & des bottes ; car ils emportèrent tout, à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la frégate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre, dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la forte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui étoient bien fâchez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudissoient, & particulièrement le Maître qu'ils apelloient renégat, & enfin

enfin d'autres qui louoient Dieu de ce qu'on leur avoit sauvé la vie, & tous ensemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions sortis, où en montant la riviere nous pensâmes faire naufrage & perdre la vie, après avoir perdu nôtre bien.



CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la Riviere de Suere d'où ils étoient partis, & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus considerable jusqu'à Carthago.

Lors que nous mîmes pied à terre, les Espagnols de ce lieu eurent compassion de ce qui nous étoit arrivé ; de sorte qu'ils nous assisterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent, & la plupart de leurs meilleurs habits, mais ils avoient réservé quelques Lettres de change, dont ils devoient être payez à Porto bello, & j'eusse bien voulu en avoir autant, au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans ce moment là nous ne scavons de quel côté nous tourner. Nous fîmes dessein d'aller à la Riviere de *los Anzuélos*, mais l'on nous dit qu'il falloit nécessairement que les frégates qui y étoient fussent parties, ou du